

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DU
DIMANCHE 5 OCTOBRE 2003
(Salle Saintonge, Saintes)

PANORAMA DE LA VIE CULTURELLE SAINTONGEAISE

par François Julien-Labruyère, directeur en exercice

Comme directeur, il me revient d'ouvrir solennellement cette séance publique de l'Académie de Saintonge. Voilà la phrase qu'exige le protocole de notre assemblée depuis que François de Chasseloup-Laubat en fixa les règles en 1963. Certains de mes prédécesseurs, voulant se démarquer de trop de tradition ou montrer leur fantaisie, innovèrent dans leur introduction : « Solennellement, comme directeur, il me revient d'ouvrir cette séance publique de l'Académie de Saintonge » ou « Il me revient d'ouvrir solennellement cette séance publique comme directeur de l'Académie de Saintonge » ou bien « Comme directeur de l'Académie de Saintonge, il me revient d'ouvrir solennellement cette séance publique » ou encore « De l'Académie de Saintonge, solennellement, comme directeur, il me revient d'ouvrir cette séance publique ». Comme vous le voyez, belles marquises et cher public, à l'Académie de Saintonge, il nous arrive de nous montrer de parfaits bourgeois gentilshommes !

Le second protocole mis en place par François de Chasseloup-Laubat consiste à obliger le directeur de l'Académie à se livrer à un exercice de grande difficulté : établir un panorama de la vie culturelle saintongaise ne relève pas en soi de la haute voltige, mais le faire devant un public aussi averti qu'est celui de notre séance publique rend l'enjeu plus périlleux. C'est sans doute pour cela que la plupart de mes prédécesseurs et moi-même avons tenté d'y échapper. Par toutes sortes de ficelles : par exemple, en étalant les travaux des académiciens ou en philosophant sur l'air du temps... Ou encore en se focalisant sur un événement particulièrement significatif. Du panorama en vision cavalière, on passait ainsi au gros plan bien posé. C'est ce que je vous propose aujourd'hui avec cette journée d'hommage à Pierre-Henri Simon.

Il aurait eu cent ans cette année. Et il n'avait rien d'un bourgeois gentilhomme... Il était plutôt du genre prophétique et amical. Ce centenaire dépasse singulièrement notre histoire intime, en tant qu'académie, pour devenir une sorte de communion saintongaise en souvenir d'un des plus grands servants de notre identité régionale. Cet après-midi lui sera dédié et largement consacré. D'abord avec une réflexion sur sa personnalité intellectuelle et morale dont nous fera part son collègue de l'Institut, Jean Mesnard ; ensuite, en seconde partie, avec des comédiens qui liront des textes de lui, mis en espace par Michel Philippe, le créateur et l'animateur d'Ath'Liv. Enfin avec deux textes inédits reproduits dans la brochure : le premier est de Pierre-Henri Simon lui-même ; il s'agit d'une conférence sur « Ma Saintonge » donnée en 1943 à l'*Oflag* où il était prisonnier ; le second est un hommage dit en juillet dernier à l'église de Saint-Fort-sur-Gironde, lors du vernissage de l'exposition consacrée au centenaire de sa naissance.

Quant à moi, aujourd'hui, laissez-moi vous guider pour une promenade en sa compagnie, une promenade de toute une vie à travers cette Saintonge qu'il aimait tant et dont il considérait qu'elle était une dimension essentielle de sa personnalité.

Tout commence en 1903, à Saint-Fort-sur-Gironde, dans une famille de petite bourgeoisie catholique. Et s'il est un destin à cet enfant qui naît, le fameux portail aux têtes de

chevaux qui ouvre l'église de Saint-Fort pourrait parfaitement le résumer : Pierre-Henri Simon le mentionne souvent dans son œuvre et il en possédait une grande photo dans son bureau de Ville-d'Avray. Comme pour ne jamais oublier ses racines. « Je n'avais pas choisi de passer sous ce porche, enfant vagissant, pour aller recevoir le baptême, et tout au long de ma vie pour prier, pour conduire mes parents aux rites des funérailles, mes enfants au baptême encore, puis au mariage. Non, je n'ai pas choisi cette détermination de mon destin, mais n'est-elle pas en fin de compte une détermination de ma personne, et ne serait-ce pas me nier que d'y vouloir échapper ? Le pourrais-je simplement ? » Les textes sur l'enracinement sont fréquents dans la littérature. Mais rares sont ceux, comme celui-ci, qui s'imprègnent d'un tel déterminisme : « Ne serait-ce pas me nier que d'y vouloir échapper ? »

Quarante ans plus tard, Pierre-Henri Simon qui a déjà publié plusieurs ouvrages de réflexion morale, est prisonnier dans le nord de l'Allemagne. Dans son *Oflag*, chacun fait partager à ses camarades ses propres souvenirs, le plus souvent liés aux racines. L'enfant de Saint-Fort n'y manque pas et, comme pour s'évader de son état de prisonnier il a « recours au poème », il leur donne une conférence mêlée de poésie qui se révèle un petit chef d'œuvre de matière sensible. Avant de faire saliver son auditoire grâce à un copieux menu charentais avec pineau, moules de Charron, caviar de Gironde, chaudière fourasine, « gigot aux moghettes », « beu en dôbe » et café arrosé de cognac (ce qui, après tout était la meilleure façon de compenser l'ordinaire de l'*Oflag* !), il situe sa Saintonge et en donne le profil psychologique : selon lui, le caractère charentais est fait de « diversité (de soi), mais dans la modération », et de « contraste (des tempéraments), mais dans l'harmonie ». Pays de « vieille race, classique et latine, de mesure et non de passion », pays suffisamment marqué par le voisinage de l'océan « pour être tenté par le rêve et l'aventure, par un certain romantisme qui se modère de lui-même et qui éclate en mélancolie lucide plutôt qu'en lyrisme exalté », pays de « juste milieu », de « bon sens paysan », de « positivisme non exclusif d'imagination et de spiritualité »... Voilà la Saintonge, une « terre de transition, donc de transaction »... Plus tard, lorsqu'il livrera son autoportrait au public dans *Ce que je crois*, il dira : « J'étais destiné à m'épanouir en m'enracinant . »

Cet enracinement, Pierre-Henri Simon le vivra et l'exprimera à travers son œuvre romanesque. Ses romans sont en effet quasi tous inspirés par le pays charentais. Il en est deux qui, pour moi, témoignent de la plus belle façon qui soit de cet attachement : *Elsinfor*, le roman essentiel consacré à la « civilisation du cognac » et *La Sagesse du soir*, un texte testamentaire d'une grande beauté.

« Mon pays, Sarah ; je vous présente mon pays. Sans doute le trouvez-vous banal. Il ne séduit pas du premier coup d'œil ; c'est un paysage qui a surtout un sens humain ». Jaënk, le chef de la maison *Elsinfor*, présente ainsi les Charentes à sa jeune femme. « Sarah l'écoutait avec plus d'attention ; elle était telle que les idées l'intéressaient plus que les faits et, derrière le discours de Jaënk, moitié technique et moitié sentimental, elle voyait se dessiner une philosophie qui l'obligeait à reconnaître les limites de la sienne. Son tempérament et sa culture la portaient à vénérer ce qui plie les choses à une exigence de l'esprit, ce qui naît d'un éclair de l'intelligence et d'un acte immédiat de la volonté : un système, un poème, une révolution. Aujourd'hui, dans les chais *Elsinfor*, elle rencontrait une autre face du vrai, la nature biologique des créations humaines, leur enracinement dans un lieu, leur progression lente et capricieuse à travers les lois et les hasards ; elle apercevait des biens qui ne peuvent être qu'autant qu'ils durent, et qui ont besoin, pour durer, de s'appuyer à une prudence et à une fidélité de l'homme. Elle avait toujours su que ces vertus existaient, et qu'elles étaient nécessaires au maintien de la culture, de la civilisation, de la patrie ; mais elle croyait que c'était uniquement des besoins du cœur ; et voilà qu'elle découvrait aussi des vertus de l'esprit, non moins efficaces, non moins honorables que la logique et l'imagination. – Je vois

de quoi est faite votre fortune, Elsinfor : vous avez mis le temps en barriques ». Est-il une meilleure illustration de ce qu'est un pays de « transaction » ?

Dans *La Sagesse du soir*, trois vieux amis se retrouvent à Talmont : un proviseur à la retraite, un poète amateur employé du cadastre et un grand écrivain au nom si naïvement éclairant de Saint-Fort... Le proviseur se recueille dans « le silence protégé d'un vieux bourg de province », en l'occurrence Corme-Royal, le poète amateur se « sauve en s'enfonçant dans le rêve » - « En somme, vous vous évadez, amis », leur dit Saint-Fort. Et comme un symbole essentiel, l'église de Talmont sublime la rencontre. « À la pointe du rocher, blessée mais immuable, les vents ne cessent de la frapper ; les jours de tempête, elle est enveloppée d'écume. Elle est vraiment la nef ancrée sur les flots. Je ne connais pas de plus belle image (...) de l'éternel au cœur de l'histoire. » Pour Saint-Fort, le grand écrivain, comme pour Arthur Émery, le proviseur retraité, toute réflexion, toute philosophie, toute vie sont enracinées aux lieux de l'enfance. Étrange dédoublement du romancier en ses personnages... Le roman, qui installe peu à peu chez le vieux proviseur une sorte de distance à l'égard de sa propre famille, comme un voile qui permettrait de mieux distinguer ses failles et ses faiblesses, prend fin sur le récit de son enfance, une enfance heurtée, marquée par la mésentente de ses parents, la faillite des affaires de son père puis son retour désabusé au village... Les ressemblances avec l'histoire personnelle de Pierre-Henri Simon sont telles qu'on ne peut éviter le parallèle entre cette fin de roman et la fin de l'œuvre littéraire tout entière. « *La Sagesse du soir* est le livre où j'ai mis le plus de moi-même... Les dernières pages (...) ont été écrites après l'infarctus que j'ai eu en août 1970. Cette approche plus aiguë de la mort a contribué à donner à mes analyses sur le problème du bonheur une plus grande perspicacité. »

Le romancier charentais peut mourir, il s'est libéré de son enfance. De cette enfance qu'il considérait comme « enveloppée d'ombres » à cause des « drames de famille, (des) crises morales (et des) embarras d'argent ». « Alors des images se levèrent qui n'évoquaient que les pensées nobles, splendeur de la nature, ingéniosité et audace de l'homme, angoisses et aspirations de l'âme : l'arbre dans la forêt, la poutre sous le toit, le mât sur la barque, la croix sur le monde ». Ce sont les derniers mots de l'écrivain Pierre-Henri Simon, les derniers mots de son cycle romanesque où le lien à sa région est si fort et si passionnel.

Portons-nous quelques mois plus tard. Très précisément le dimanche 27 août 1972, à l'abbaye aux Dames. Malgré ses obligations de critique littéraire et d'académicien français, pour rien au monde Pierre-Henri Simon n'aurait manqué une séance de l'Académie de Saintonge, dont il avait été un des membres fondateurs et dont il était le directeur aux côtés d'Odette Comandon. « Ma petite académie, c'est la partie sensible de moi-même », avait-il coutume de dire. C'est avec ces mots qu'il conclut la dernière séance publique de l'Académie de Saintonge qu'il présida. Soudain, victime d'un malaise cardiaque, semblable en plus léger à ceux qu'il avait connus quelques mois auparavant, il s'éclipse et retourne à Saint-Fort. Le lendemain, il envoie un mot d'excuses à Robert Rivaud, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Saintonge : « Je m'excuse pour mon départ en fuite, hier soir. C'était la première fois, depuis ma maladie, que je parlais une heure de suite en public, et j'étais fatigué. » Ce fut sa dernière lettre à sa « petite académie ». Moins d'un mois après, le 20 septembre 1972, son cœur ne supportait pas une intervention chirurgicale pourtant banale. L'émotion fut immense en Saintonge et nombreuses les manifestations de sympathie. Je n'en retiendrai qu'une, celle d'un de ses collègues de l'Académie de Saintonge, Rémi Avit, dont deux ans plus tôt Pierre-Henri Simon avait favorisé l'élection. Rémy Avit était journaliste à *Sud-Ouest* ; dans son article d'hommage, il cite simplement une phrase de Pierre-Henri Simon, tirée de son dernier discours à l'Académie de Saintonge : « La Saintonge est l'endroit où, mieux qu'ailleurs, je fixe mes souvenirs et mes songes. »

F. Julien-Labruyère